

Romain Rolland - Joseph Bédier : une amitié avortée

Alain Corbellari

Dans un des très rares moments du *Journal de Vézelay* où Romain Rolland laisse affleurer une pointe de vanité blessée, on lit ces remarques de 1942 qui ont attiré l'attention du bédérologue que je suis :

Je pense, avec ironie et amertume, qu'un André Michel et un Joseph Bédier se sont privés de ma collaboration, l'un à sa grande *Histoire de l'art*, l'autre à sa grande *Histoire de la littérature*, après l'avoir instamment sollicitée, - par fanatisme et par rancune implacable contre l'auteur d'« Au-dessus de la Mêlée » ! O stupide aveuglement des hommes ! Ils m'ont privé - mais ils se sont privés - et, au bout du compte, ils ont privé la France qu'ils pensaient défendre ou venger jalousement, de beaux travaux qui nous auraient fait honneur - à moi, à eux, et à elle ! Un Diderot, un Raphaël. - J'ai peine à m'en consoler. Que j'aurais eu de joie à les écrire !¹

Je ne traiterai pas, par incompetence, du problème de l'*Histoire de l'art* d'André Michel. Par contre, le nom de Bédier m'incite à chercher une explication aux mots que Rolland lui consacre, ce qui me permettra d'évoquer la petite correspondance - tout à fait inédite et malheureusement encore incomplète - qu'ont échangée les deux hommes.

Né en 1864, normalien, professeur à l'École normale Supérieure de 1893 à 1903, puis professeur au Collège de France où il succédera à son maître Gaston Paris, le médiéviste Joseph Bédier fut à la fois un condisciple (de deux ans plus âgé) et un collègue de Romain Rolland. Ils se sont donc forcément côtoyés. La première trace que l'on ait retrouvée de leurs relations n'est pourtant pas antérieure à 1900. Il s'agit d'une lettre de Bédier répondant à une missive de Rolland qui ne nous est pas parvenue, mais dans laquelle il devait lui demander des nouvelles de l'écri-

ture de sa fameuse adaptation du *Roman de Tristan et Iseut*, qui paraîtra à la fin de l'année et connaîtra le succès que l'on sait.

Paris, 52 avenue Bosquet
17 février 1900

Mon cher Rolland,

Par la faute d'une adresse devenue inexacte, votre aimable lettre me parvient fort en retard. Je suis très honoré de votre offre, très reconnaissant, et je vous trouve très imprudent. Mais quand vous aurez lu la chose, vous serez libre toujours de vous dédire. En principe donc, j'accepte avec joie. Pratiquement, je redoute quelques difficultés - de diverses sortes, mais la principale vient de ce que vos prochains numéros sont sans doute déjà établis. Je voulais venir aujourd'hui ou demain à la Rue N. D. des Champs² ; j'aurais su ce que vous attendez exactement de moi... Ma journée est malheureusement déjà très surchargée, et celle de demain. Voulez-vous que nous causions un peu lundi matin à l'École, puisque je termine ma conférence à 9 h. 1/2 et que vous commencez la vôtre à 10 heures ? Je vous apporterai à l'École mon ours³, sous la forme d'épreuves toutes mutilées et découpées : mais c'est le seul exemplaire que j'aie en mains.

Quoi qu'il doive advenir de cette petite affaire, croyez bien qu'une telle offre - venant de vous - m'est très précieuse. Puis-je vous prier de vouloir bien faire agréer mes plus respectueux hommages à madame Romain Rolland, qui a certainement oublié le nom de celui qui a eu l'honneur de lui faire danser son premier cotillon ? Croyez-moi, je vous prie, mon cher ami

Bien respectueusement vôtre

J. Bédier⁴

1. R. Rolland, *Journal de Vézelay 1938-1944*, éd. par Jean Lacoste, Paris, Bartillat, 2012, p. 721-22 (note de 1942, sans date plus précise).

2. Bédier était lui-même né, le 28 janvier 1864, au n° 66 de la même rue.

3. Bien que *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française* donne à « ours » le sens de « manuscrit à revoir ou à corriger », il n'est pas impossible de voir ici une allusion à la fameuse farce *L'Ours et le pacha* de Scribe, où un personnage répétait tel un leitmotiv « Prenez mon ours », ce qui a valu au mot, dans la langue populaire d'alors, le sens de « chose encombrante dont on aimerait se débarrasser ».

4. Les quatre lettres de Bédier à Rolland reproduites ici se trouvent dans le Fonds Rolland de la BnF.

On appréciera la petite révélation sur la jeunesse de Clotilde Bréal ! La réponse de Rolland (conservée dans le fonds familial des héritiers Bédier) ne se fera pas attendre :

Samedi 24 février [1900]

Mon cher Bédier,

Voudrez-vous avoir l'obligeance de m'avertir, quand vous saurez la date approximative de la publication du volume ?

J'ai lu avec un extrême intérêt l'étrange et poétique roman. C'est un mélange de hauteur d'âme, de sauvagerie, et ce qui est plus étonnant, de duplicité morale dans la loyauté même⁵. On sent curieusement ce qu'il y a d'éternel, et ce qu'il y a de relatif, dans la vertu et la beauté d'un siècle. Vous avez réalisé un vrai tour de force en créant une œuvre d'art claire et homogène, avec des éléments disparates, et vous êtes bien, comme le dit G. Paris, le dernier des trouvères⁶.

Nous serons très heureux de publier un de vos chapitres dans le numéro du 1^{er} Avril, si le livre n'est pas encore paru. Ce chapitre pourrait être le Philtre, ou la Mort, ou la Quête de la belle aux cheveux d'or⁷. Dites-moi quel vous paraîtrait le plus propre à être ainsi publié. Nous vous demanderions de vouloir bien nous donner quelques mots, très courts, d'introduction pour présenter votre chapitre, et expliquer le genre de votre travail de reconstitution poétique. J'espère que cela ne vous ennuiera pas trop.

Merci du plaisir que vous m'avez fait, en me donnant à lire votre *Tristan*, et croyez-moi, je vous prie, votre bien cordialement dévoué

Romain Rolland
76 rue Notre-Dame des Champs

Il y a toute apparence que la revue pour laquelle Rolland a ici servi d'intermédiaire soit les *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy, fondés cette même année 1900. L'affaire en resta cependant là, car l'éditeur de Bédier, Henri Piazza, refusait toute idée de publication séparée. Péguy reviendra cependant encore lui-même à la charge, annonçant même dans le n° 1 de la troisième série des *Cahiers de la Quinzaine*, du 1^{er} octobre 1901, la parution prochaine dans la revue du *Roman de Tristan et Iseut* en des termes chaleureux, mais aventurés :

Nous ferons tout ce que nous pourrons pour

que notre cahier de Noël soit l'uniquement admirable *Roman de Tristan et Iseut* récemment restitué par M. Joseph Bédier. Un des quelques beaux livres de l'humanité passe inaperçu du public stupide. Au moins nous tâcherons que nos abonnés en aient un exemplaire⁸.

Dans une lettre à son collègue Mario Roques, Bédier commentera en effet sans ambages cette publicité intempestive :

L'annonce de Péguy dans les *Cahiers* m'a tout à fait surpris: je n'ai pas causé avec lui de la chose, ne l'ayant pas vu depuis le mois de juin. Je reste comme devant prisonnier de Piazza, qui d'ailleurs va réimprimer *Tristan* à peu près épuisé maintenant⁹.

Mais revenons à Romain Rolland. La même année, une deuxième lettre de Bédier fait état d'une autre demande perdue de Rolland :

Paris, 11 rue Soufflot
27 octobre 1901

Mon cher ami,

Excusez-moi d'avoir tardé à vous écrire. Je comptais vous porter ma réponse de vive voix au B[oulevard] Montparnasse : les soucis de la reprise des cours m'en ont jusqu'à présent empêché. Jeanroy¹⁰ m'a demandé, voici un mois déjà, de rendre compte de ses *Lais et Descorts* dans la *Revue critique*. J'ai accepté et la *R[evue] C[ritique]* m'a envoyé un exemplaire de ce beau livre. Il me reste donc seulement à vous remercier, vous et votre *Revue d'histoire musicale*, de l'honneur que vous m'avez fait. Mais je ne sais hélas ! pas une note de musique et j'aurais fait parmi vous piètre figure.

J'ai passé de bonnes vacances, trop laborieuses, car j'ai travaillé à force pour achever une édition d'un des vieux poèmes de Tristan, et une étude d'ensemble sur la légende. J'ai remis mon manuscrit avant-hier à Gaston Paris. Cela formera 2 gros in 8° de la Société des Anciens textes français¹¹. J'espère que vous me donnerez aussi de bonnes nouvelles de vous dans trois jours, à la réunion des m[ai]tres de conf[é]renc[es] de l'Ecole. A bientôt donc, et croyez-moi, je vous prie,

Bien affectueusement vôtre

Joseph Bédier

5. Rolland pense ici aux fameux « serments ambigus » par lesquels Tristan et Iseut disent leur amour sans l'avouer.

6. Dans sa préface au roman de Bédier.

7. Respectivement chapitres IV, XIX et III.

8. Charles Péguy, *Œuvres en prose complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, t. I, p. 1684-85.

9. Lettre du 27 octobre 1901 à Mario Roques (Bibliothèque de l'Institut).

10. Alfred Jeanroy (1859-1953), professeur à Toulouse, puis à la Sorbonne, grand spécialiste de la lyrique médiévale.

11. Thomas, *Roman de Tristan*, éd. par J. Bédier, Paris, Firmin-Didot, SATF, tome premier : texte, 1902, tome second : introduction, 1905.

Cette lettre est très intéressante, puisqu'elle nous montre que Rolland jugeait important d'associer la *Revue musicale*, dès sa naissance (le premier numéro en parut en effet cette même année 1901), à la musique médiévale en la personne du plus brillant médiéviste de sa génération. La réticence de Bédier ne relève malheureusement pas de la fausse modestie : s'il a publié à trois reprises (1893, 1912 et 1938) les chansons du trouvère Colin Muset et s'il a même utilisé les services du musicologue Pierre Aubry pour fournir les transcriptions musicales des *Chansons de croisade* qu'il édita en 1909 chez Champion, sa fermeture à l'art des sons était en effet notoire.

Deux ans plus tard, Bédier envoie à Rolland une petite carte plus anecdotique, bordée de noir :

16 nov[embre] 1903

Mon cher Rolland,

Je vous ai déjà dit l'autre soir mais je tiens à vous répéter ici combien je vous suis reconnaissant de ce que vous m'avez écrit de bienveillant et d'amical. Croyez que votre sympathie m'est bien précieuse et recevez l'assurance de ma vive affection.

Joseph Bédier

Le deuil dont témoigne la carte est sans doute encore celui de Gaston Paris, mort le 3 mars : Bédier vient d'apprendre qu'il allait lui succéder au Collège de France, et remercie selon toute vraisemblance Rolland de ses félicitations¹².

Il faut ensuite attendre dix ans pour trouver une nouvelle trace des conversations de nos deux auteurs. C'est cette fois-ci une lettre, tout récemment retrouvée, de Rolland¹³, dont la réponse manque malheureusement :

162 boulevard Montparnasse

jeudi 23 janv[er] 1913

Mon cher Bédier

Permettez-moi de vous demander un renseignement historique. Y a-t-il dans les poèmes épiques ou romanesques du moyen-âge un type de héros railleur et joyeux, – un Jacques Bonhomme boute-en train et vaillant – un Nicomède gaulois, qui pourrait, au besoin, avoir en lui du Renard ? Je n'en aperçois pas, et je m'en étonne.

Pardon d'user de votre science et de votre complaisance amicale. Veuillez croire à mon

cordial dévouement.

Romain Rolland

Est-ce que vos beaux articles de la *R[evue] des D[eux] M[ondes]* et de la *Revue de Paris*¹⁴ n'annoncent pas un livre, près de paraître.

Il est dommage que nous n'ayons pas conservé de réponse de Bédier ; peut-être celle-ci fut-elle tout simplement orale. Mais on serait intéressé de savoir comment le médiéviste aurait répondu au romancier qui était alors en train de réfléchir à *Colas Breugnon*. De fait, des héros renardiens, la littérature médiévale n'en manque pas, que ce soit dans la chanson de geste (Guillaume d'Orange, le « marquis au court nez »), dans le roman arthurien (Tristan lui-même !) et bien sûr dans le fabliau : on citera en particulier Trubert, sorte de prototype de Till Eulenspiegel, que Rolland aurait cependant sans doute trouvé trop grossier et malfaisant pour informer le personnage de héros essentiellement jovial et positif qu'il entendait mettre en scène. En tout cas, la lecture de *Colas Breugnon* semble bien montrer que Rolland avait fini par renoncer à émailler son récit de souvenirs médiévaux.

Quant à la seconde question, sa réponse est aisée : le livre en question n'était autre que les deux derniers des quatre tomes des *Légendes épiques*, opus magnum de Bédier sur les chansons de geste, publié chez Champion, et où allaient se retrouver refondus, en cette même année 1913, les deux articles évoqués par Rolland (chacun dans un tome).

L'intérêt manifesté ici pour la thématique épique par le futur auteur d'*Au-dessus de la Mêlée* est très significatif : dès avant la Guerre, les travaux de Bédier sur la chanson de geste ont en effet suscité des réactions enthousiastes chez les nationalistes¹⁵, et Rolland ne pouvait l'ignorer, ce qui montre bien qu'il partageait alors jusqu'à un certain point la ferveur patriotique de l'immense majorité de ses compatriotes.

Très malheureusement, la suite de la correspondance est tronquée, car on sait que lors de la Vente Drouot des 16-17 avril 1998, le lot n° 227 comprenait cinq lettres de Rolland Bédier¹⁶. D'après la description, il apparaît que la lettre que l'on vient de citer était la première du lot. Et nous avons, d'après le même catalogue de précieux fragments d'une lettre de 1914 :

20 mai [1914] : « *Mon ami Alphonse de Châteaubriant serait, je crois, volontiers des vôtres. C'est un vrai artiste, surtout fait pour parler des peintres-écrivains, Fromentin, Flau-*

12. Une lettre du même jour à sa mécène la marquise Arconati-Visconti (Bibliothèque Victor-Cousin) montre bien que la joie de Bédier est mêlée de désarroi : « En ces jours d'angoisse, où je m'effraye d'une désignation que j'ai pourtant souhaitée, et qui me semble maintenant dérisoire, ce m'est un cher réconfort de me sentir en quelque manière accepté par les amis de mon maître ».

13. Lettre acquise par Jean-Claude Bécanne. Copie au Fonds RR de la BnF.

14. J. Bédier, « L'Art et le métier dans la *Chanson de Roland* », *Revue des deux Mondes*, XIII, 1913, p. 292-321 et « La Légende des Quatre Fils Aymon », *Revue de Paris*, 1913, p. 259-86 et 491-518.

15. Dès 1872, les éditions de *La Chanson de Roland* s'étaient multipliées pour exalter le récit de la glorieuse défaite de Roncevaux vengée par l'éclatante victoire finale de Charlemagne.

16. Information aimablement communiquée par Bernard Duchatelet.

bert, etc. [...] *À propos de Flaubert, avez-vous songé aussi à Louis Bertrand ? À Daniel Halévy, pour les philosophes, sociologues du XIX^e s., Auguste Comte, Proudhon, etc. ?* »... Il le félicite pour son succès, etc.

Nous avons ainsi la preuve de ce que Rolland disait en 1942, et un renseignement important pour l'histoire de l'œuvre de Bédier : le « Bédier-Hazard », à savoir la grande *Histoire de la littérature française illustrée* parue en deux volumes chez Larousse en 1923 et en 1924, sous la direction conjointe de Bédier et du comparatiste Paul Hazard, était bel et bien en chantier dès avant la Grande Guerre, et Bédier semble en avoir parlé longuement avec Rolland¹⁷.

Une lettre signalée dans le *Catalogue « Les Autographes »* [Thierry Bodin], n° 108 (février 2004, pièce n° 257) pourrait également provenir du lot Drouot de 1998 ; sa teneur, au demeurant, est de piètre importance :

LAS, 23 avril [1914], à Joseph Bédier ;
1 page in-12
« *J'ai oublié de vous dire que je n'habite plus boulevard Montparnasse, mais 3 rue Boissonnade (c'est tout à côté)* »...

Il nous reste donc, dans le meilleur des cas encore deux lettres de Rolland à Bédier à retrouver ; avis aux chasseurs d'autographes !

Mais que l'amitié de Bédier et de Rolland soit devenue plus étroite dans les derniers mois d'avant-guerre, nous en avons heureusement une meilleure preuve dans le dernier message de Bédier à Rolland, qui peut paraître particulièrement émouvant tant par sa brièveté énigmatique que par sa date. C'est une simple carte de visite bordée de noir (Bédier menait-il encore le deuil de sa mère morte en octobre 1912 ?) qui porte le cachet postal du 8 juin 1914 :

Je vous remercie de tout cœur, mon cher Rolland. Je vous souhaite un heureux séjour en Italie. Je pense souvent, et avec reconnaissance, à nos récentes conversations. Affectueusement vôtre.
J. B.

La teneur de ces conversations, nous l'ignorons sans doute toujours, et c'est un crève-cœur, car il y a tout lieu de penser que ce furent les dernières qu'ils tinrent ensemble. Le ton du billet semble indiquer qu'il n'y fut pas seulement question d'histoire de la littérature. Mais on connaît la suite : alors que Rolland devenait la conscience pacifiste d'un monde déchiré, Bédier traduisait les carnets des soldats allemands morts ou prisonniers¹⁸, soulevant des polémiques qui allaient l'amener à multiplier les articles de propagande¹⁹ puis par être, à l'issue de la Guerre, propulsé à l'Académie française sur la chaude recommandation de Maurice Barrès²⁰.

Le 5 février 1935, Romain Rolland laissera entendre, dans une lettre à Pierre Abraham lui proposant une participation à « L'Encyclopédie », qu'il déclinera faute de temps, que la blessure de cette amitié brisée était encore vive :

... Je ne puis pas – moins que jamais à mon âge, où mes jours sont comptés – interrompre le cours de mes travaux, pour en prendre un autre, dont l'inspiration me vient du dehors. Je ne fais rien d'improvisé, même vos deux pages sur un siècle qui m'est aussi proche et familier que le XVIII^e – (jadis Bédier m'avait confié le « Diderot » dans le plan de son *Histoire de la littérature*, et puis cet enragé me l'a retiré après « Au-dessus de la Mêlée ») – ces deux pages m'obligeraient à un an de travail. Car je réviserais tous mes jugements...²¹

Les quelques lettres retrouvées de la correspondance échangée durant les quatorze premières années du XX^e par deux des plus grands intellectuels français de leur génération apparaissent ainsi d'autant plus précieuses et nous font à jamais regretter que la plus absurde des guerres les ait empêché de développer une amitié dont tout laissait présager qu'elle eût pu être riche et profonde.

mai 2014

Alain Corbellari, Universités de Lausanne et de Neuchâtel

17. Quant au succès dont Rolland félicite Bédier il s'agit vraisemblablement du Prix Jean Reynaud, décerné par l'Académie française en 1914 pour les *Légendes épiques*.

18. Voir J. Bédier, *Les Crimes allemands d'après des témoignages allemands*, Paris, Armand Colin, 1915 et *Comment l'Allemagne essaye de justifier ses crimes*, Paris, Armand Colin, 1915.

19. Voir J. Bédier, *L'Effort français, quelques aspects de la guerre*, Paris, Calmann-Lévy, 1919.

20. Voir la lettre tout à fait dépourvue d'équivoque à ce sujet envoyée par Barrès à Bédier le 9 mai 1919 et reproduite dans mon *Joseph Bédier, écrivain et philologue*, Genève, Droz, 1997, p. 430-31.

21. Lettre décrite dans le Catalogue Librairie de l'Abbaye, n° 300, pièce n° 252 (référence, ici encore, communiquée par Bernard Duchatelet).